

FEUILLETON du CANADA UN MYSTERE

LA MERE ET L'AMANTE

SIXIEME SERIE DE "LA FEMME MYSTERIEUSE."

II

JUDITH CHEZ HOLOPHERNE

Ainsi que le lecteur l'aura sans doute remarqué dans le chapitre précédent, deux noms seulement avaient été prononcés par Maurice de Chalandray, au café des officiers, celui du lieutenant Robert et celui du colonel. Mais il n'avait été question ni de la duchesse ni du duc, ni à plus forte raison de mademoiselle de Chalandray, non plus que de sa grand-mère.

En s'abstenant de toute question à cet égard, les camarades de Maurice avaient une louable réserve; mais le lecteur, qui n'est nullement placé dans les mêmes conditions, a droit de se montrer aussi indiscret que n'importe quel juge d'instruction, et il fait bien ici, pour le satisfaire, ouvrir une parenthèse tout à fait rétrospective.

Quelques mots d'abord sur la marquise douairière de la Roche-d'Eon.

La vieille dame, comme on sait avait éprouvé une vive irritation à la suite de l'incident qui amena la rupture du mariage de sa fille et la brusque retraite du colonel de son neveu. Cependant, elle se montra pas aussi féroce, qu'on avait pu d'abord l'appréhender. Il faut sans doute en rendre grâce aux préjugés de l'ancien régime, qu'elle avait sucés avec le lait de sa nourrice, et dont elle était restée si fortement imbuë; du moment en effet, où elle apprit que le lieutenant Robert était le non pas à une obscure intrigue de quelque servante du château avec un Céladon de sa sorte, mais bien à une duchesse, à une embaissadrice, il s'opéra dans son esprit un revirement assez sensible.

C'est un phénomène, auquel l'affection très-vive qu'elle portait au fond à sa petite fille, put bien contribuer d'ailleurs un peu. Quoi qu'il en soit, il lui arriva plus d'une fois, depuis lors, de s'apitoyer sur le sort du lieutenant Robert, en ajoutant même qu'elle ne serait pas fâchée qu'il réussît à se tirer d'affaire; mais dans ce cas, disait-elle, le meilleur parti qu'il pourrait prendre serait de quitter l'état militaire et de se faire abbé. Au temps passé, n'était-ce pas le lot inévitable d'un enfant sans famille.

Mademoiselle de Chalandray, bien qu'elle ne partageât nullement, comme on le pense bien, cette manière de voir, avait dans son chagrin, plus d'une consolation. D'une part, son frère, par qui seul elle pouvait avoir des nouvelles de Robert, lui avait ignoré jusqu'au dernier moment la situation désespérée dans laquelle son camarade se trouvait desormais placé.

D'un autre côté, ce n'était pas sans une certaine satisfaction intime que Claire se voyait débarrassée de l'épée de Damoclès qui était restée longtemps suspendue de sa tête, et libre désormais de sa main, nous n'ajouterons pas de son coquer, puisqu'on sait à qui il appartenait. Enli, n'y avait-il pas un ineffable soulagement pour la jeune fille dans ses entretiens de tous les instants avec la duchesse, — entretiens dont le sujet invariable, exclusif, n'est pas difficile à deviner, et jusque dans les larmes mêmes, dont ces entretiens n'étaient pas exempts?

Seule, entre les trois femmes qui étaient restées confinées au château de la Roche-d'Eon, la duchesse de Sauves était vraiment digne d'une pitié profonde, à quelque point de vue qu'on veuille envisager tout ce qu'elle avait à souffrir comme épouse et comme mère. Vis-à-vis du monde, c'est en vain qu'elle eût cherché à échapper aux conséquences de ce dilemme terrible qui la faisait inévitablement infidèle à son mari dans le passé, s'il fallait en croire les paroles de l'idiote, infidèle dans le présent, si l'idiote avait menti.

Mais, comme on le pense bien, ce n'était pas tant les jugements du monde que l'attitude de M. de Sauves qui faisaient l'objet des préoccupations douloureuses de la duchesse. Le billet qu'elle avait reçu de son mari lui avait fait comprendre trop tard, hélas! combien elle l'avait cruellement blessé en violant la promesse, qu'elle lui avait faite dans une circonstance, où déjà, elle s'était reconnue coupable envers lui d'un manque de confiance. A ce billet si plein de tristesse et de dignité, la malheureuse femme sentait bien qu'elle eût préféré

les reproches les plus sanglants et jusqu'au scandale d'une séparation judiciaire; car elle ne pouvait se défendre des plus sombres pressentiments en voyant le duc persister à son égard, dans un éloignement dont elle ne pouvait prévoir le terme.

S'il en était ainsi de l'épouse frappée à la fois dans sa réputation et dans les plus saintes affections du foyer domestique, que faut-il penser de la mère menacée de voir son fils, qu'elle n'avait retrouvé que pour le perdre, frappée par une condamnation capitale? En présence de cette horrible éventualité, la duchesse avait bien pu hésiter quelques temps sur le parti qu'il convenait de prendre. Devait-elle rester passive au château de la Roche-d'Eon et attendre les événements? Devait-elle, au contraire, les prévenir et se rendre à Tours? Quel sujet d'angoisses pour une mère! Ah! quel moyen d'en sortir dans les conditions particulièrement délicates et difficiles où se trouvait madame de Sauves?

Dans les premiers moments, lorsque M. de Chalandray cherchait par un pieux subterfuge, à lui inspirer une confiance qu'il n'avait pas, et à la rassurer sur le sort destiné à Robert, madame de Sauves avait compris qu'il y aurait peu de convenance de sa part à quitter le château. Elle sentait en effet tout ce qu'il pouvait y avoir d'offensant pour le duc de Sauves dans des démarches personnelles et directes, dont le résultat très hypothétique pour celui qui en aurait été l'objet, devait être d'abord pour elle même l'aveu et comme l'affiche d'une inexplicable maternité.

Cependant, quand le jour du jugement eut été fixé, quand Maurice cessa de dissimuler entièrement ses inquiétudes sur le dénouement de l'affaire, madame de Sauves, en proie à la plus douloureuse anxiété, jugea qu'il n'y avait plus à hésiter entre ses devoirs d'épouse et ses devoirs de mère. Sans prévenir personne, elle quitta le château, avant même que le jour fût levé, et se mit en route, après avoir donné à son cocher l'ordre de presser les chevaux de façon à arriver à Tours dans le plus court délai possible.

Eperdue et palpitante de terreur, poursuivie par l'horrible pensée de la condamnation capitale qui menaçait Robert, elle avait formé un projet que toutes les mères comprendront mieux que quiconque. Elle s'était dit, non sans quelque apparence de raison, que le seul homme qui put sauver son fils était celui dont le témoignage, devait suffire pour le perdre. Du moment où cette pensée s'empara de son esprit, sans chercher même à se rendre compte des conséquences de sa démarche, elle n'hésita plus à faire ce que, dans les premiers jours qui suivirent l'arrestation de Robert, elle aurait envisagé avec horreur; elle se rendit à Tours avec la résolution bien arrêtée d'aller trouver, elle même, le colonel de Montmagny, de se jeter à ses pieds s'il le lui fallait, et de lui demander grâce pour son fils.

Nul n'ignore que c'est le propre des natures féminines de mettre au service de leurs déterminations les plus audacieuses, et souvent les plus irréfléchies, la même instantanéité fébrile d'exécution. Pourtant, lorsque madame de Sauves vit poindre à l'horizon les deux hautes tours de l'église Saint-Julien, lorsqu'elle s'aperçut que dans quelques minutes, avec des chevaux rapides comme les siens, elle aurait atteint le but de son voyage, elle commença à se demander si elle pouvait décemment se présenter seule chez M. de Montmagny, après ce qui s'était passé au moulin.

Que penserait le duc de Sauves? que penserait Robert lui-même en apprenant une pareille démarche? Avec un homme tel que le colonel, n'était-ce pas d'ailleurs mettre bien imprudemment en oubli le précepte fameux des livres Saints: "Celui qui cherche le péril y succombera?"

Dans cette perplexité, madame de Sauves jugea que le meilleur parti à prendre était de se faire accompagner par Maurice, médiateur naturellement désigné à son choix par l'amitié qui l'unissait à Robert et par la bienveillance que le colonel semblait avoir conservée pour lui, en dépit de toutes les circonstances contraires. Mais lorsque la duchesse se fit conduire à l'hôtel où elle savait que Maurice était descendu, celui-ci était absent et le hasard voulut qu'elle reconstrait M. Gaston de Montmagny, qui lui proposa d'aller le prévenir. On sait le reste, maintenant nous n'avons plus pour employer la comparaison biblique et passablement calomnieuse du lieutenant Sauvageol, qu'à retourner au plus vite Judith chez Holopherne.

Lorsque le planton de service

dans l'antichambre du colonel remit entre ses mains la carte de la duchesse, en ajoutant que cette dame était accompagnée d'un officier du régiment, de M. le lieutenant de Chalandray, M. de Montmagny parut hésiter beaucoup à la recevoir. Peut-être avait-il attendu bien plus tôt une démarche à laquelle on n'avait évidemment recouru qu'en extrême mis; peut-être aussi était-il blessé intérieurement du caractère blessant à son égard, puisque la duchesse ne venait pas seule. Cependant, après une bonne minute de réflexion, pendant laquelle il lui arriva plus d'une fois de porter ses regards dans la glace placée au-dessus de sa cheminée, comme pour s'assurer si sa tenue était irréprochable, il donna l'ordre d'introduire les nouveaux-venus.

Le colonel était, à ce moment revêtu de son grand uniforme, sur lequel s'étaient toutes ses croix; car on sait que le moment n'était pas bien éloigné où il devait se rendre à la barre du conseil de guerre pour faire sa déposition. L'ironie un peu hautaine empreinte d'ordinaire sur son visage avait fait place à une expression d'amertume et de froideur qui ne lui était pas habituelle.

Il tendit la main à Maurice, avec lequel il échangea quelques paroles insignifiantes, tout en s'inclinant cérémonieusement devant la duchesse, pour laquelle on venait d'avancer un fauteuil auprès de la cheminée, puis il affecta de rester lui-même debout, attachant successivement sur madame de Sauves et sur son cavalier un regard interrogatif. Comme tous deux gardaient le silence, il se détermina lui-même à le rompre.

— Je suis à vos ordres, madame la duchesse s'écria-t-il, et vous prie de vouloir bien me dire ce que vous désirez le moi.

Madame de Sauves releva son voile, qu'elle avait tenu jusqu'à lors soigneusement baissé sur son visage, et, fixant pour la première fois sur son interlocuteur ses deux beaux yeux noirs dont les prunelles encore humides de larmes, étincelaient dans la pénombre de la chambre comme des escarboucles.

Pardonnez mon émotion, colonel, répondit-elle d'une voix marquée par la fièvre à laquelle elle était en proie. C'est la première fois qu'il m'arrive de me retrouver face à face avec vous depuis un événement... bien funeste, et laissez moi vous remercier d'abord d'avoir consenti à cette entrevue.

— Vous n'avez pas de remerciements à faire, madame la duchesse, reprit le colonel avec un in placable sang froid, et ce serait bien plutôt à moi à rendre des actions de grâce à une grande et belle dame telle que vous qui daignez venir trouver un pauvre diable de colonel dans son modeste logement de garnison. Croyez bien, d'ailleurs, que je ne m'en fais pas un mérite; car j'étais sûr que si vous n'avez pas de remerciements à faire, madame la duchesse, c'est le dernier officier de l'armée à qui il vous aurait pris fantaisie de venir faire visite.

— Ah! colonel, une pareille opinion... — Est la vérité pure, madame la duchesse; oh! ne cherchez pas à vous en défendre. Sans cela, j'aurais jugé nécessaire de vous faire accompagner d'un garde du corps? — Nécessaire, répondit vivement Maurice, oh! non pas, mon colonel, mais au moins convenable.

— Mon cher Chalandray, repar-tit le colonel, incapable d'indiquer bien longtemps son humeur sarcastique, êtes vous garde du corps ou avocat? Je serais bien aise de le savoir. — Colonel, s'écria la duchesse, en invitant par un simple geste Maurice à se taire, si j'ai désiré que M. de Chalandray m'accom-pagnât auprès de vous, ce n'est pas, veuillez en être bien persuadé, par appréhension de m'at-tendre seule avec vous. J'ai assez bonne opinion de votre courtoisie, de votre honneur même, pour être certaine qu'une mère, venait intercéder auprès de vous en faveur de son fils... — Une mère! interrompit le colonel, alors l'idiote a donc dit vrai?

— S'il en était autrement, reparti-t la duchesse, avec fierté, pensant, vous, monsieur, que je serais ici?

— Mon cher Chalandray, reprit le colonel avec son sourire le plus narquois, convenez que le vrai est parfois bien invraisemblable. — Maintenant, monsieur, continua la duchesse, que je vous ai dit à quel titre je viens vous visiter, vous comprenez que j'ai jugé pouvoir le faire sans courir auprès de vous le moindre risque.

(A continuer)

Bryson, Graham & Cie.

Grande Reduction

Vente Semi-Annuelle

Marchandises Seches, de Soies et de Marchandises Choiesies.

Tous les articles de choix offerts dans cette grande vente sont toujours de saison et se vendent très bien.

La nouvelle saison commença avec des marchandises toutes fraîches. Nos ventes à l'on marché continuent dans nos différentes lignes; elles augmentent tous les jours et touchent sur leur fin.

Nos prix exceptionnels activent nos ventes et font vider nos départements. Nos chefs de rayon continuent toujours à sacrifier tous leurs articles de choix; la lame de l'exécution abat tout sans pitié, il faut que le sacrifice soit complet et fasse époque dans les annales de l'histoire des marchandises seches; le public en trouvera la preuve dans nos marchandises et dans nos prix.

Jetez un coup d'oeil sur nos prix, qui sont affichés dans nos magasins, alors vous aurez la clef de la situation du commerce en gros de marchandises seches. La baisse foudroyante dans les prix vous sautera aux yeux.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS

SOLUTION PAUTAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CREOSOTE

THE GUTTA PERCHA & RUBBER MFG CO OF TORONTO

Solution d'Antipyrine de TROUETTE

PLUS D'ASTHME

CATARRH

MUNN & CO PATENTS

LINIMENT GENEAU 35 ANS DE SUCCES

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

Warner's Safe Cure

Safe Cure Cures Symptoms of many Diseases by curing Kidney Disease

John Murphy & Cie. 66 et 68 Rue Sparks.

Reparations. Reparations.

C'est Lundi prochain que les réparations commenceront dans nos magasins.

Lignes Speciales qui Doivent Etre Vendues.

Vetements pour Carcons, Serge Bleu Marin a 70c.

Vetements pour Carcons, Calatea Rayee, a 64c.

Vetements pour Enfants, Blanc Gans, a \$1.00.

Robe en Indiennes pour Enfants, a 50c.

Robes de Chambre en Indiennes pour Dames, \$1.75.

Quelques assortiments en Châles Tricotés seront vendus à moitié prix de leur valeur.

John Murphy & Cie. 66 et 68 Rue Sparks, Ottawa.

John Murphy & Cie. 66 et 68 Rue Sparks, Ottawa.

G. PILBERT.

PORTATEUR

TAPISSERIES

Anglaise

Ecossaises

Coir des

Dalhousie et Saint-Patrice

OTTAWA

Peintres préparés, Peinture, Tapisseries, Vitres, Mastic, Pinceaux Huile, Etc

ARTICLES De Peinture en General

ABONNEMENT LE CANADA

Journal Quotidien de S Un An en Ville \$ Un An par la Poste \$

12eme. ANNEE

LETTRE DE M

M. Canovas a dit un jour Espagnols avaient les mœurs et le même tempérament Français avec cette différence les Espagnols, en général, le sou. En Espagne, ce France, on se laisse gagner sentiment, et si tôt qu'on gouement pour quelque un quelque chose, on va d sans s'occuper de ce qui s' résulter. C'est ce qui s' dans cette affaire des pri la Banque d'Espagne. A me que le projet de loi fut les Chambres, les popul provinces ont commencé à et à créer des difficultés. province de Saragosse, qu ce jour à toujours donné du calme et du bon sens, se presse aux guichets de curiale de la Banque d' pour échanger des billets numéraire. Dans les vill lages de la province, les p marchants et les agriculte de conclure une affaire, de si le paiement doit se faire les ou en espèces, afin de dans le premier cas, major des marchandises. Un g commercants a tenu hier nion pour protester contre velle émission de billets.

Si des incidents de cette se produisent dans des ausi calmes et aussi peu e aux idées nouvelles, je vou penser ce qu'il doit en être Midi. Les gens du peuple prennent bien, chez nous, la monnaie. Que vont-ils fai le salaire de la semaine l payé en papier, et que ce sera possible d'un escompte nouvelle situation financi mène-t-elle pas une augm du prix des matières premi Le gouvernement ne redi sent les journaux, et l' sont si dans le vrai, car les nements ne voient jamais le que dans leur ensemble et tant pas une grande attenti petits détails. Vous ven avant six mois, les petites vont nous mettre dans un gros embarras dont un g ment puisse être menacé. moment, on se dit que si l merce de Madrid fait enten core des rédimutions, dan que temps cela se passera, rentrera dans l'ordre habi est incontestable que cha ministère cherche à faire réformes inscrites dans se gramme; l'expérience sou dire, si la réforme votée utile. Je ne crois pas que présent la Bourse de Ma suti le contre coup de la loi; mais l'hiver sera dur, bien haut des maintenant mes correspondants, parisi la plupart, qui m'ont fait l' de me demander mon avis suites que pourra avoir la cement votée. Il faut qu les étrangers qui ont des en Espagne le sachent: financier du pays est plei naces.

Heureusement, du côté d litique, il n'existe aucun crainte. Les Cortès vont s leurs séances jusqu'à l'auo Canovas, président du Co probablement faire une cu Bourboule, et peut être pa quelques jours à Paris. L s'installera à Saint Sébasti la fin du mois. En un m est au repos dans le mot tique. Ce n'est qu'à la rentr se trouvera en présence de tés qui ne seront suscités son parti, mais dont tou les conséquences.

La mort de M. Cavallace, de France à Madrid, a ca regrets si unanimes, que nous vions jamais vu un pareil pour un étranger. C'est que rable fonctionnaire jouissi table générale et était pres venu de nos. A l'ambas bord, au consulat ensuite, tait fait que des amis. Il s' milie notre langue espagnole de la parler comme nous m l'on s'était habitué à voir e